



La nuit comme révélateur des pratiques genrées et localisées de l'espace urbain périphérique

Edna Hernández González, Emmanuelle Faure, Corinne Luxembourg

► To cite this version:

Edna Hernández González, Emmanuelle Faure, Corinne Luxembourg. La nuit comme révélateur des pratiques genrées et localisées de l'espace urbain périphérique. Night studies, Regards croisés sur les nouveaux visages de la nuit, 2020. hal-03526882

HAL Id: hal-03526882

<https://hal.science/hal-03526882>

Submitted on 14 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La nuit comme révélateur des pratiques genrées et localisées de l’espace urbain périphérique.

Résumé

La ville la nuit est un espace-temps complexe et multiforme où les enjeux sociaux, économiques et de gouvernance peuvent être plus criants, notamment qu’on parle de la pratique et l’accès à la ville nocturne pour tous et toutes. Nous proposons, en reprenant l’observation de Goffman selon laquelle la position des hommes et des femmes dans les espaces publics est structurellement distincte (1977), d’explorer la ville la nuit au regard des questions de genre dans deux contextes urbains périphériques : Gennevilliers, commune située au nord-ouest de Paris (France) et des quartiers périphériques situés au nord-ouest de la ville de Puebla (Mexique). Nous nous appuyons sur deux démarches de recherche-action. Une menée par l’Association “Les Urbain.e.s” à Gennevilliers (Hauts-de-Seine) au sein du projet intitulé “La ville côté femmes”, et une autre réalisée RE-GENERA un collectif d’architectes travaillant dans trois quartiers populaires de ville de Puebla. Les deux projets ont mis en place des méthodologies et des expériences participatives originales pour explorer et appréhender la nuit comme espace-temps révélateur des (dis)fonctionnements, mais aussi des interactions sociales solidaires en ville.

Mots clés : nuit, femmes, marche, quartier et ville périphérique, Gennevilliers, Puebla

Abstract

The night is increasingly rarely a time of social rest, sleeping or closure of leisure or consumption spaces. But, is this statement valid for both edge cities and large metropolitan areas where leisure and night time services offer is widening (i.e; Paris, London, Barcelona)? We suggest, by adopting Goffman’s point that the position of men and women in public spaces is mechanistically distinct (1977), to explore the city by night in terms of gender issues in a city of Paris suburbs and in peripheral neighborhoods of Puebla (Mexico). We base ourselves upon two research-action approaches. One led by the association “Les Urbain.e.s” in Gennevilliers (Haut de Seine, France) within the project entitled “La ville côté femmes” (The city on women side) and another carried out by RE-GENERA, a group of architects working in three popular districts of the city of Puebla. Those two projects have set up methodologies and inclusive experimentations In investigating and capturing the night as a continuum significant of (dys)function but also cohesive social interactions.

Keywords : night, women, walking, peripheral district, Gennevilliers, Puebla

Introduction

Depuis près de vingt ans, la nuit urbaine fait l’objet de plus en plus d’études. Diverses approches disciplinaires (géographie, philosophie, aménagement et urbanisme, sociologie, histoire) et entrées (production formelle/informelle de la nuit, analyse des paysages et des ambiances urbaines, usages et pratiques des espaces, transports) sont abordées. Cependant, les caractéristiques socioculturelles des personnes ont été beaucoup moins explorées, et la notion de genre moins encore. La pratique de la ville la nuit par les femmes a majoritairement été abordée à partir de femmes travaillant la nuit (Dechamps, 2018 ; Collectiu Punt 6 2015), des étudiantes, à Bordeaux notamment (Comelli, 2013), ou bien des violences et agressions que les femmes subissent dans l’espace public (CANDELA, 2017). Ainsi, l’expérience pratique de la ville la nuit par des femmes ne correspondant pas à ces catégories d’étude (tourisme/fête/travail nocturne/violence) n’a pas forcément attiré l’attention de la production scientifique.

De la même façon, certains contextes urbains semblent avoir fait l’objet de bien plus de travaux que d’autres. De nombreuses études ont ainsi analysées les pratiques nocturnes de femmes au sein de métropoles européennes ou nord-américaines. Ainsi si marcher, déambuler la nuit dans un contexte très dense comme à Paris apparaît est tout fait imaginable, faisable, cette pratique - marcher la nuit- n’est pas pour autant exempte des “entraves” qui, pour les femmes et celles et ceux qui ne correspondent pas aux normes sexuées de l’espace urbain, conditionnent pratiques et représentations (Liebers, 2008 ; Borghi, 2012). La marche la nuit dans des tissus urbains moins denses et des villes périphériques semblent peu analysée, voire presque systématiquement associée à la violence, et, plus qu’ailleurs, aux “peurs urbaines” liées aux agressions physiques.

Nous proposons d’explorer les pratiques nocturnes des femmes dans une nuit ordinaire, une nuit périphérique. Il s’agit de répondre aux questions suivantes : Comment les femmes qui habitent ces territoires dits « périphériques » appréhendent-elles leur territoire la nuit ? Dans quelle mesure le concept de genre permet-il de mieux comprendre les représentations et les pratiques des femmes, et des hommes, en ville la nuit ?

Dans ce chapitre, nous exposerons les premiers résultats d’une réflexion collective sur le genre et la pratique nocturne de la ville, et plus particulièrement sur la marche à pied en ville la nuit. Nous nous appuyons d’une part, sur le projet de recherche-action intitulé “La ville côté femme” mené sur la commune de Gennevilliers (Hauts-de-Seine) depuis 2014¹. Ce projet est le support d’expériences méthodologiques visant notamment à explorer la nuit urbaine avec les habitantes de cette commune. D’autre part, les premières pistes d’analyse d’une recherche réalisée en partenariat avec le collectif Re-Genera Espacio depuis 2013 nous permettra d’explorer un espace-temps jusqu’alors invisible des recherches et des analyses urbaines dans le contexte mexicain : la ville la nuit dans un quartier populaire périphérique de la ville de Puebla (Santa Anita).

La méthodologie de recherche de ces deux projets correspond à des « parcours commentés » (Thibaud, 2008), des marches exploratoires, des cartes mentales, par la suite complétées par la passation de questionnaire. L’objectif de ce chapitre, réunissant donc ces deux terrains, est de mettre en perspective les lectures et analyses de nuits urbaines, à première vue, diamétralement opposées, afin d’identifier ce qui relève du contexte local et ce qui, plus généralement, pourrait enrichir les connaissances sur l’espace-temps de la nuit urbaine.

¹ Ce projet est mené depuis 2014, par l’association Les Urbain.e.s, regroupe des chercheur.e.s en sciences sociales, des artistes, acteur.e.s locaux et habitant.e.s. Ce projet recherche-action s’appuie sur un partenariat avec la municipalité de Gennevilliers pour une durée de six années. Il est le support d’une production scientifique sur l’occupation genrées des espaces publics, les mobilités et les temporalités des pratiques spatiales.

Notre démonstration suivra le plan suivant : Tout d'abord, nous aborderons l'étude de la nuit urbaine dans le champ scientifique en France et au Mexique afin de contextualiser nos cas d'étude et montrer la nécessité de s'intéresser à la “nuit ordinaire” dans des “villes ordinaires”, loin des grandes métropoles touristiques où les activités nocturnes ont été largement documentées. Ensuite nous reviendrons sur l'intérêt d'interroger les pratiques nocturnes de femmes “ordinaires”, de femmes n'appartenant pas aux catégories “classiques” de la littérature sur la nuit urbaine (prostitution ou pratique festive). Il s'agira finalement de poser la question suivante : Qu'est-ce que la nuit ordinaire des femmes à Gennevilliers (ville populaire de banlieue parisienne, France) et à Santa Anita (quartier populaire périphérique de la ville de Puebla, Mexique) ? Enfin, nous développerons les deux cas d'étude par une « mise en perspective » afin d'identifier ce qui relève du contexte local, comme par exemple la configuration des situations de solidarité, et ce qui relève de processus sociaux plus globaux, comme certaines ambiances nocturnes et représentations de genre qui s'y inscrivent.

1. Les nuits urbaines dans le champ scientifique en France et au Mexique

« La noche es, sin duda, alguna, uno de los temas más prometedores de la antropología del nuevo milenio ... » (Galiener, Bacquelin, 2016, p.243). Cette citation traduit l'intérêt croissant sur la nuit pas seulement au sein de l'anthropologie sinon plus largement voire au sein des sciences humaines et sociales.

En France, les travaux sur ces dynamiques nocturnes, liées à ses aspects festifs ont été abordés et analysés par des géographes, sociologues et urbanistes. Pratiquer la ville, la nuit a en effet été le plus souvent associée à des activités festives comme des lieux de socialisation et de consommation d'alcool (Desse, 2015 ; Comelli, 2013). Les études sur les nuits urbaines se sont aussi intéressées à la déambulation et au noctambulisme ainsi qu'aux politiques d'aménagement visant à créer des espaces urbains attractifs pour les habitants comme les touristes (Guérin, 2018 ; Chausson, 2018 ; Mallet, 2010). Enfin, ces recherches se concentrent généralement sur de grandes villes disposant d'une importante offre des loisirs et des services (bar, boîtes de nuits, restaurants...). Relativement récentes, les études sur les travailleurs nocturnes (services et commerces nocturnes), et les politiques urbaines adoptées pour que la « machine nocturne » fonctionne se développent de plus en plus : éclairage artistique et de qualité, médiateurs de nuisances, aménagements et infrastructures pour les noctambules (Defrance, 2017 ; Espinasse, 2005). Ces travaux font écho d'un intérêt grandissant au sein des acteurs de la ville cherchant à produire des dispositifs pour réguler la nuit urbaine² en tant qu'espace-temps singulier, mais aussi, en tant que prolongement de structures économiques et sociales du jour (Melbin, 2017). Comme celles du Collectif CANDELA³ (2017), des études sur les nuits urbaines offrent un pouvoir « révélateur » des situations présentes le jour en les rendant plus criantes. Toutefois, de plus en plus de travaux rappellent combien la nuit ne doit pas être appréhender comme une unité spatio-temporelle finie et homogène. En effet, ni les activités économiques nocturnes, ni les activités de loisir et de divertissement n'ont lieu toute la nuit, au moins dans le contexte français. Car au sein de la nuit, existent des temporalités, plus ou moins marquées, plus ou moins claires en fonction du contexte urbain (Bromley, 2013 ; Mallet 2013). Enfin, ces travaux de recherche dans le contexte européen s'intéressent avant tout aux grandes métropoles ou aux

² L'exemple de Paris, avec son Conseil de la nuit depuis 2014 (<https://www.paris.fr/nuit>) , à la ville de Rennes en 2016 <https://metropole.rennes.fr/le-conseil-de-la-nuit>

³ Camille Guenebeaud, Aurore Le Mat et Sidonie Verhaeghe faisant partie du Collectif CANDELA, ont travaillé plus spécifiquement sur la notion de genre et la nuit

villes dites « moyennes »⁴. Pour l’instant les villes périphériques, de banlieue, semblent en effet ne pas faire l’objet de travaux académiques spécialisés.

Dans le contexte mexicain, les études sur la nuit sont fortement ancrées dans le travail réalisé par les anthropologues. D’une part, l’équipe pilotée par Jacques Galinier (2010) met en place, depuis 2010⁵, une réflexion autour de la « nocturnité » chez les peuples autochtones du Mexique et d’Amérique Latine. Cette recherche part du constat que pendant longtemps, le temps du « sommeil » n’était pas pris en compte dans les travaux de recherche. Les représentations sociales sur la nuit chez certaines populations autochtones comme les Yucuna de l’Amazonie colombienne ont ainsi permis de déconstruire l’assimilation systématique de la nuit à un temps inactif validant l’idée que pendant la nuit il n’y a pas d’activité⁶. D’autre part, pendant les deux dernières décennies les anthropologues se sont intéressés à la nuit dans des contextes ruraux. Plus récemment, des études portant sur les contextes urbains (Aguirre Aguilar, 2000 ; Licona et Mayora, 2016; Melgar, 1999), mais principalement à propos des pratiques sociales et festives de jeunes, intégrées dans le champ des *cultural studies* (lieux de danse en ville la nuit notamment). Les études réalisées par des géographes, historiens et architectes, sur la nuit dans le contexte mexicain s’intéressent quant à elles aux transformations de la nuit urbaine en tant qu’espace-temps de sociabilité et de contrôle, notamment suite à des innovations technologiques liées à l’éclairage public (Contreras Padilla, 2014 ; Hernández González, 2015 ; Briseño, 2008). L’arrivée de l’éclairage électrique permettant, comment dans le reste du monde, le développement des pratiques de loisirs et la transformation des images et imaginaires de la nuit urbaine, la « nocturnalization » des pratiques sociales et symboliques apparaît dans la littérature comme extension de pratiques jusqu’à maintenant cantonnées au jour (Straw, 2014). Enfin, citons l’importance des travaux de l’Économie Nocturne (*Night Time Economy*- NTE) (Mercado, 2018) au sein des études des nuits urbaines dans le contexte mexicain. Ces études, s’intéressant principalement aux processus de rénovation urbaine, montrent combien l’approche économique ne permet pas de rendre compte de la réalité complexe de la nuit. Récemment certains chercheurs proposent ainsi d’intégrer à leurs travaux l’analyse de mouvements musicaux underground (notamment dans les villes localisées entre la frontière du Mexique et les Etats Unis) qui sont en train de faire contrepoids à une politique d’Économie Nocturne pensée que pour des groupes sociaux spécifiques⁷.

Comme en fait mention Jacques Galinier : « toutes les sociétés observent ou ont des logiques culturelles formatées pour et par la nuit »⁸. De plus, existent, en fonction du contexte urbain, des logiques culturelles, sociales, économiques et affectives propres à la nuit. Cependant, les études françaises comme mexicaines sur la nuit semblent porter peu d’attention à l’ensemble du spectre à la fois social et spatiale. Nous avons en effet souligné l’absence des études sur des villes ou des quartiers périphériques d’une part, et le manque d’intérêt de ces travaux pour la prise en compte du vécu des femmes “ordinaires”, d’une nuit quotidienne (re)interrogée par la notion de genre.

1.1. La nuit : quel genre ?

⁴ Sandra Mallet, 2016-2020 : NUIITS. Quelle(s) nuit(s) pour les villes moyennes en Europe ?, Programme Essaimage, Région Grand Est, direction du projet.

⁵ Séminaire “Anthropologie de la nuit » du Laboratoire d’Ethnologie et de Sociologie comparées, organisée depuis plusieurs années à l’Université de Paris- Nanterre

⁶ Les yucuna vivent principalement en las rivières du fleuve Marítí-Paraná y del Bajo Caquetá, surtout près de La Pedreda (sud-ouest de la Colombie près de la frontière avec le Brésil (Fontaine, 2014)

⁷ Exemple: Une offre des bars pour jeunes américains qui traversent la frontière mexicaine pour boire car la réglementation est plus souple au Mexique par rapport à l’âge légal pour boire de l’alcool et pour un public masculin plus âgées l’existence des établissements liés à la prostitution (Mercado, Atelier 12: La noche en las Americas, 2019)

⁸ <https://lejournal.cnrs.fr/billets/la-nuit-terra-incongnita>

Parcourir, (re)connaître et se repérer dans sa ville est largement lié à une mobilité active. L’expérience de se sentir chez soi, et de s’approprier des espaces publics, nous renvoi à la pratique de l’espace pas seulement le jour mais aussi la nuit.

Actuellement un vif intérêt est affiché par les acteurs institutionnels sur la nuit afin de l’intégrer comme “un mode de vie”, comme un “mode d’être dans la ville”⁹, notamment dans les tissus urbains très denses comme Paris, Barcelone ou Londres. A l’image du mouvement « Take back the night » développé d’abord en Amérique, la nuit est un enjeu clé des mouvements féministes depuis les années 1970. Cette manifestation dénonçait les formes de domination vécues par les femmes dans l’espace public nocturne, et vise une réappropriation de la nuit par les femmes et les personnes appartenant à des minorités de genre ou de sexualité. L’organisation de marches nocturnes est l’une des réponses de ce type de revendications. Or, qu’en est-il des travaux universitaires ? En quelle mesure la ville la nuit est-elle analysée à l’aune des inégalités de genre ?

Il apparaît que les études sur les femmes la nuit sont nombreuses, mais s’intéressent principalement aux violences, et sentiments d’insécurité qui contraindraient davantage les femmes que les hommes dans leurs pratiques de la ville. Ces travaux mettent une évidence le poids du genre comme rapport social asymétrique sur la pratique autorisée (verbalisée, suggérée ou ressentie) des espaces publics. La distribution spatiale, comme les motifs, des sorties nocturnes apparaissent ainsi gouvernés par l’imbrication des rapports sociaux de sexe, de sexualités, de classe, de racialisation et d’âge mais aussi en terme d’handicap¹⁰. Un autre sujet cependant largement abordé : le travail de nuit des femmes, des professions médicales ou agentes d’entretien pratiquent en effet la nuit _ tôt le matin et tard le soir _ tissant, d’après certaines études, des relations sociales particulières pouvant donner lieu à des liens plus étroits et solidaires. (Monod & Galinier, 2018).

Des enquêtes sur les pratiques festives des femmes la nuit ont été réalisées à Bordeaux (Comelli, 2018). Il apparaît que «...les pratiques et les représentations des uns et des autres sont emprunts de stéréotypes de genre qui révèlent l’intégration presque totale de l’assignation à des rôles sexuels (...) les hommes boivent plus et des alcools plus forts que les femmes et indiquent la drague comme une des motivations importantes à leurs sorties lorsque les femmes, notamment les plus jeunes se font belles (tout en évitant d’être « provocantes ») » (p. 93). Des résultats similaires ont été obtenus au sein d’une population non étudiante dans les travaux de Marylène Lieber (2008). L’étude menée à Lille par le collectif CANDELA s’intéresse plus particulièrement aux perceptions et aux usages des espaces publics au prisme des rapports sociaux de sexe. Les auteur.es démontrent qu’« il n’y a rien là de spécifique à la nuit mais les rapports de domination sont plus fortement ressentis la nuit » (Thomas, 2017, p.15). Les représentations sociales sur la nuit renvoient en effet systématiquement à la fragilité du corps féminin et au risque d’agression sexuelle ; représentations d’autant plus exacerbées lorsque l’on est dans des espaces vécus comme non « appropriés »/non « autorisés » aux femmes. Dans le contexte français, une étude a été réalisée sur la ville de Paris à propos de l’occupation de l’espace public par des femmes, notamment la nuit. Cependant, la nuit, contexte de l’étude n’est pas interrogée en elle-même. Ce travail d’anthropologie dans la nuit et non d’une anthropologie de la nuit n’apporte donc pas d’éléments supplémentaires à ces travaux (Dechamps, 2018).

⁹ Voir le Conseil de la Nuit à Paris et ses homologues dans des autres pays européennes

¹⁰ Bacqué M., H., Fol S., « L’inégalité face à la mobilité : du constat à l’injonction », *Revue suisse de sociologie*, vol 33, No. 1, 2007, pp.89-104 ; Lieber M., *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po. 2008., Fouquet T., « Aventurières noctambules », *Genre, sexualité & Société*, No5, printemps 2001 ; Koskela H., *Fear, Control and Space : Geographies of gender, Fear of Violence and Video Surveillance*, Helsinki, Publications of the Department of Geography, 1999

Le corps féminin la nuit renvoie à une « surdisponibilité ». Si dans la journée, les femmes déjouent cette supposée « disponibilité » par différentes techniques et stratégies (écouteurs, marche rapide, changement du trottoir), la nuit ces stratégies deviennent encore plus systématiques. Elles sont acquises et intégrées depuis l’enfance : « marcher rapidement », « ne pas regarder directement les inconnus dans les yeux », « ne pas donner suite à des sollicitations », « changer de trottoir ». De plus, les acteurs institutionnels renforcent davantage les représentations qui sont attachées à la nuit et en conséquence, la façon de « paraître » d’un corps féminin dans l’espace urbain la nuit. L’exemple d’une rubrique publié en août 2012 sur le site internet du ministère de l’Intérieur, et enlevé début octobre 2012, sur les « Conseils aux femmes », adressait plusieurs recommandations faites aux femmes, notamment : « éviter les lieux déserts, les voies mal éclairées, les endroits sombres où un éventuel agresseur peut se dissimuler » témoigne de cette assignation des femmes à la peur la nuit, et donc, du renforcement des normes de genre contraignant nos vies, nos espace-temps de vie (Turcan, 2013, Lapalaud, Blanche, 2019).

Si de plus en plus de travaux s’intéressent aux pratiques et représentations de la ville la nuit au regard de la question de genre, c’est encore peu le cas de travaux interrogeant l’impact de l’aménagement de la ville sur celles-ci. Les travaux du Collectiu Punt 6 réalisés dans l’aire métropolitaine barcelonaise entre 2015 et 2017 (Ortiz Escalante, 2017) montrent que le sentiment de peur et d’insécurité ressentis ont un effet négatif sur les déplacements de femmes, notamment des femmes qui travaillent la nuit. Cependant, ce travail montre également combien l’aménagement de la ville la nuit ne prend pas en compte les corps féminins. La notion de genre, en tant que construction sociale qui “suit des modèles normatifs différenciés en termes géoculturels” (Borghi, 2012), permet de mettre en évidence les différences genrées de la pratique de l’espace la nuit. La notion de genre dans une approche intersectionnelle permet de mettre en évidence la diversité d’expériences des individus en fonction de leur sexe, identité, sexualité, âge, origine culturelle, niveau de formation, statut sociodémographique, etc.

Enfin, porter notre regard non pas sur une métropole ou un centre-ville mais sur un espace périphérique (ville ou quartier) dans une perspective de genre doit permettre d’apporter des éléments nouveaux aux réflexions sur la ville la nuit au sein d’une littérature scientifique encore peu encline à travailler sur ces espaces. De plus, adopter ce point de vue permet de mettre à mal certaines représentations communément véhiculées par les discours populaires, politiques et médiatiques.

En effet, la ville de « banlieue » est l’objet de nombreux fantasmes, et ce d’autant plus lorsqu’il s’agit de la nuit. L’espace public nocturne de ces « villes de périphérie » sont souvent perçu comme le support de risques d’agressions (verbale et physique), de violences. Or, cette vision caricaturale de l’espace public la nuit participe à la conception sécuritaire de la ville, et aux discours de victimisation des femmes résidant dans ces espaces. Les femmes, et les minorités de genre, y seraient presque automatiquement plus vulnérables, de potentielles victimes d’agressions constantes. Il revient pourtant d’interroger, par une analyse scientifique rigoureuse, les représentations mais aussi les pratiques des individus dans ces espaces la nuit.

Le choix des espaces dits « périphériques » répond à l’intérêt au sein des *night studies* à rendre compte des autres contextes urbains que la ville hyper-centre ou encore les quartiers touristiques centraux, sans vouloir pour autant dire que ces les espaces centraux sont dénués de logiques de violence en termes de genre¹¹. Nous proposons donc, à partir de deux contextes urbains distincts, d’analyser les représentations et les stratégies de ces marcheuses et marcheurs nocturnes.

¹¹ Claire Hancock, « Territorialiser » les politiques d’égalité femmes-hommes, pour quoi faire ? URL : <https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1746/files/2015/04/«-Territorialiser-»-les-politiques-d’égalité-femmes.pdf>

2. La nuit dans deux espaces urbains périphériques : Gennevilliers et Puebla

Nous avons rappelé combien les travaux sur les nuits urbaines se développent des deux côtés de l’Atlantique d’une part, et en quelle mesure les questions de genre ne sont certes pas exclues mais y restent peu développées d’autre part. Il s’agit dorénavant, d’illustrer la capacité heuristique d’une démarche intégrant une analyse située des questions de genre à l’étude des nuits urbaines dans deux contextes urbains à priori peu similaire : une ville populaire de banlieue parisienne en France et un quartier périphérique de la ville de Puebla au Mexique. Pourtant, notre travail permet de découvrir des inaperçus, des inattendus à cette comparaison. Cette approche s’avère pertinente dans l’identification de spécificités locales, mais aussi de logiques similaires aux deux contextes urbains. L’analyse de résultats issus de deux programmes de recherche différents nous permet également d’interroger nos terrains d’étude sous une nouvelle lumière (Detienne, 2000).

Le terrain d’étude du premier projet de recherche est la ville française de **Gennevilliers** située au nord du département des Hauts-de-Seine, à cinq kilomètres de Paris. En 2015, Gennevilliers comptait 44800 habitant.e.s (Insee, RP 2015). C’est une ville populaire. D’après l’Insee, le taux de chômage ou bien le taux de famille monoparentale y sont par exemple plus élevés que dans le reste de la région et du département. L’organisation spatiale comme la composition démographique de la ville de Gennevilliers sont les héritières d’un riche passé industriel et agricole. En effet, si la proportion d’ouvrier.e.s a fortement baissé ces dernières décennies (à Gennevilliers comme sur l’ensemble de la France), les classes sociales les plus modestes restent majoritaires. La ville est également caractérisée par la forte proportion de personnes d’origine étrangère (principalement issue du Maghreb).

La commune est aujourd’hui marquée par de profonds bouleversements : constructions de nouveaux quartiers, arrivée d’une nouvelle population, intégration dans les projets urbains de la métropole du Grand-Paris, aménagements des futurs quartiers de gare d’une nouvelle ligne de métro échappant à la décision municipale.. La construction récente d’un écoquartier situé sur les anciens terrains des usines Chausson (constructeur automobile), constitue un marqueur de l’évolution du paysage urbain, mais aussi socio-démographie de la commune de Gennevilliers. Encore peu importante, les cadres et professionnels intellectuels supérieurs sont en augmentation (58,5 % d’augmentation en 10 ans).

Le terrain d’étude du deuxième projet de recherche est le quartier de Santa Anita situé au nord-ouest de la ville de Puebla, au nord de son centre-ville historique. Il se trouve en effet à la limite de la zone de protection du centre-historique de Puebla, inscrit sur la liste du patrimoine mondiale de l’UNESCO. Actuellement, ce quartier compte 2 418 habitants. Il s’agit d’un quartier populaire enregistrant un taux de chômage important et caractérisé par une population qui travaille majoritairement dans le secteur informel. Le quartier s’organise principalement autour de l’église et de sa place. L’habitat est majoritairement composé de maisons individuelles et de logement collectif bas (R+3) sous la forme de « *vecindades* »¹². Le bâti y est plutôt délabré. La

¹² Le modèle de *vecindades*, c’est développé au milieu du XX^{ème} siècle quand les flux migratoires campagne-ville ont eu lieu au Mexique, cela a provoqué la modification de grandes villas et maisons de villes délaissées par ses propriétaires qui ont quitté les quartiers centraux. Ces maisons ont été modifiées dans sa morphologie, elles ont été adaptées (bien que mal) pour l’habitat collectif horizontale.

présence d’une usine de pâtes (*Italpasta*) en plein cœur du quartier, près de l’église est à l’origine des nuisances sonores et problèmes de circulation (trafic important des camions de l’entreprise). Ce quartier, comme des autres quartiers limitrophes, a été, dans les années 1980, l’un des épicentres de la prostitution, la consommation et la vente d’alcool et de drogues au sein de la ville. Actuellement, si ces activités se sont déplacées vers d’autres quartiers de la ville, Santa Anita conserve une image de quartier dangereux et « sensible ». Un programme de rénovation urbaine est en cours depuis 2014. Il consiste principalement à rénover la place de l’église, fermer certaines rues aux véhicules. Les nuisances sonores ont sensiblement diminué. De plus, ce processus semble contribuer à recréer l’animation tant le jour que la nuit autour d’une place situé devant l’église du quartier.

Les résultats mobilisés dans le cas gennevillois sont issus du projet de recherche-action « La ville côté femmes ». Financé par la ville de Gennevilliers sur les six ans du mandat municipal (2014-2020), ce projet vise à rendre compte des manifestations spatiales des normes de genre sur ce territoire, puis de proposer des pistes de réflexion et des préconisations aux décideur.e.s afin d’œuvrer à la prise en compte du genre dans la fabrique de la ville. Ce programme de recherche-action est participatif en ce qu’il associe chercheur.e.s (géographe, politiste, urbaniste, historien), habitant.e.s, artistes (metteur en scène, comédiennes, danseuse, graphiste), technicien.ne.s de la ville et décideur.e.s locaux à la réflexion, à l’orientation thématique et méthodologique du projet, mais aussi à la récolte et l’analyse des données ainsi qu’à la restitution des résultats.

Dans le cas du quartier de Santa Anita, nous nous appuyons sur un travail de recherche collaborative avec le collectif *RE-GENERA Espacio* en cours depuis 2013. Il s’agit d’un collectif d’architectes qui mène un travail de co-construction de l’espace urbain avec les habitant.e.s de certains quartiers populaires de la ville de Puebla (San Antonio, El Refugio, Santa Anita). Il s’agit également d’impliquer des étudiants d’architecture de différentes localités au Mexique. Dans ce cadre, s’inscrivent des sessions de travail de terrain autour des nuits urbaines, notamment dans le quartier de Santa Anita.

A Gennevilliers, les espaces pratiqués à pied par les hommes et les femmes, de jour comme de nuit, ont fait l’objet d’un travail à l’échelle de la ville entière. Dans le cas mexicain, nous sommes davantage concentrées sur la perception des espaces urbains dans l’hyper-centre d’une part, et dans les espaces périphériques comme le quartier de Santa Anita d’autre part. Or, dans les deux cas, nous avons, pour les appréhender, utilisé la méthode des cartes mentales. La carte mentale peut être définie comme une représentation organisée que l’individu construit sur son environnement urbain (Certeau, 1990; Lynch, 1994). La carte mentale est une représentation subjective de l’espace à partir des endroits habituellement fréquentés par la personne. La mémoire joue un rôle important dans le processus de perception et de réactivation de l’expérience vécue. En effet, l’individu se remémore des éléments “significatifs” retenus d’un endroit où un parcours a été réalisé. Le dessin obtenu, même s’il est approximatif, nous informe sur les préférences, les faits marquants liés à la mobilité des individus.

Actuellement, les *vecindades* sont en train de disparaître car elles sont identifiées comme de l’habitat insalubre ne disposant pas de services basiques (toilettes ou de l’eau courant l’intérieur de cellules d’habitation).

A Gennevilliers, nous avons demandé aux participant.e.s de représenter sur une feuille blanche les parcours qu’ils ou elles apprécient et ceux qu’ils ou elles apprécient moins. Nous avons également demandé aux individus de faire la différence entre les parcours diurnes et nocturnes. Pour la ville de Puebla, nous avons utilisé le même procédé mais l’élaboration d’une carte mentale, toujours sur une feuille blanche, faisait suite à la réalisation d’un parcours à pied entre le centre-ville de Puebla et le quartier de Santa-Anita. La consigne était de retranscrire l’expérience de la marche sur une feuille blanche (parcours) et de l’accompagner d’un récit écrit pour l’expliquer, donner plus des informations sur leur dessin. Enfin, l’élaboration de chaque carte s’accompagne d’un bref talon sociologique (sexe, âge, date d’arrivée à la commune de Gennevilliers, quartier de résidence ou de travail). Pour la ville de Gennevilliers, nous avons recueillis 102 cartes mentales entre 2013 et 2014. Pour la ville de Puebla, une quarantaine de cartes mentales ont été collectées en 2013-2014 et 2016-2017.

Nous avons également réalisé un travail « d’observation flottante » en suivant les passant.e.s dans nos deux terrains d’étude. L’objectif était d’identifier le(s) “performance(s) du corps”, comme décrit par Goffman. Nous posions ainsi l’hypothèque qu’une représentation de soi se met en place dans la pratique de la ville et le rapport à la ville la nuit et qu’elle est différente pour un homme et pour une femme. Nous avons donc, au travers de ces observations, cherché à répondre aux questions suivantes : quelles “performances du corps”, quelles postures pourrions-nous identifier d’une pratique nocturne ? Dans quelles mesures sont-elles communes ou dissemblables à nos deux contextes d’étude ?

Enfin, cette démarche a été complétée par la passation d’entretiens semi-directifs auprès de femmes habitant ou pratiquant ces deux espaces urbains. Dans le cas gennevillois, ces entretiens ont été menés entre avril et juin 2015 auprès de 58 femmes et 28 hommes. Dans le cas du quartier Santa Anita, il s’agit d’avantage d’échanges informels, ayant duré entre 20 minutes et plus d’une heure. Ces échanges, systématiquement reportés sur des carnets de terrains, ont eu lieu durant le travail de terrain de 2016 et 2017.

2.1. Desservir et animer la ville la nuit : des éléments de distinction

La ville de Gennevilliers est relativement bien desservie par le réseau de transport en commun le jour comme la nuit. En effet, elle est desservie par deux gares du RER C, trois stations de métro et une ligne de tram. Or, le soir, le dernier métro part de Gennevilliers à 0h41 et le matin la première rame au départ de Gennevilliers est à 5h35. La ville est également desservie par une ligne de tram (premier départ de la station gennevilloise à 5h30 et dernier départ à 0h37). Enfin, deux bus Noctilien (N51 et N15) desservent la ville de Gennevilliers. Les transports existants permettent aux Gennevilloises et Gennevillois de se rendre dans des villes voisines, ou à Paris, notamment pour les sorties et loisirs nocturnes.

Dans le cas du quartier de Santa Anita, l’offre de mobilité est cantonnée à des autobus collectifs privés qui circulent jusqu’à minuit. De plus, les habitants n’ont aucune certitude sur l’heure de passage de dernier bus, car le système de transports est relativement déficient. Le principal moyen de transport une fois la nuit tombée reste la voiture individuelle, ou les taxis privés. Or, ces deux moyens de transport représentent un coût trop important pour une partie de la population de ce quartier.

L’offre commerciale gennevilloise, s’étend jusqu’à 21h0 en semaine et 22h0 le samedi, dans les grands surfaces (Carrefour). L’absence de bar, de restaurant ou d’établissement nocturne ouvert tard le soir (pour la majorité jusqu’à 22h) est un élément récurrent de nos enquêtes. De plus, les commerces de proximités ferment aux alentours de 23h00 (un peu plus tard lors de fêtes religieuses). Cependant, Gennevilliers est une ville qui offre certains services durant la soirée, voire la nuit. C’est le cas du cinéma et du théâtre, qui via les sorties tardives de leurs spectateurs participent à l’animation - certes ponctuel et limité dans le temps - de la nuit gennevilloise. Si le commerce de bouche et les loisirs apparaissent emblématiques des usages de la ville la nuit, et notamment en ce qu’ils sont particulièrement nombreux dans les villes centres et métropoles touristiques, les activités associatives doivent également être prises en compte. Elles apparaissent d’autant plus importantes à Gennevilliers que ces structures y sont nombreuses et présentes dans l’ensemble des quartiers de la ville. Les associations sportives ou culturelles proposent en effet des créneaux horaires pouvant être tardifs, impliquant des circulations nocturnes. Ces circulations peuvent être très sexuées en ce que les pratiques sportives sont très majoritairement marquées par une séparation entre femmes et hommes. Un autre type d’associations a attiré notre attention : les structures sanitaires et sociales. Par exemple, l’association *Passerelle 92* offre un service de garde de nuits à des enfants. Cette association a pour but d’accueillir des enfants dont les parents sont confrontés à des problèmes familiaux, sociaux ou de santé, ponctuels ou périodiques. Au delà des associations certains services municipaux sont concernées, depuis 2013, l’un des centres municipaux de santé de Gennevilliers, celui situé dans le quartier du village, propose une permanence des soins ambulatoires du lundi au samedi de 20 heures à minuit. À notre connaissance, très peu de centres municipaux de santé ont mis en place un tel dispositif. Par exemple, le centre municipal de santé de la ville d’Évry (Essonne) met à disposition ses locaux, mais ce sont des médecins libéraux de la ville qui assurent les gardes de nuit, et non pas comme à Gennevilliers des professionnel.le.s municipaux.

En ce qui concerne notre terrain d’étude au Mexique, les services de proximité restent ouverts dans certains cas jusqu’à minuit (superettes ou pressing), certains commerces de bouche (fast-food mexicain) sont ouverts jusqu’à quatre heures du matin du jeudi au samedi et le reste de la semaine jusqu’à trois heures du matin. De plus, un nombre important de petits commerces informels (nourriture) sont présents dans les rues installés à l’entrée des maisons particulières, notamment tenus par des femmes, accomplissent deux fonctions : contribuer au sentiment de sécurité grâce à la lumière domestique (une ampoule) qui, très souvent constitue le seul éclairage dans la rue, et une autre fonction sociale cette fois, de par les regroupements de personne qui s’y forment. Ces commerces restent ouverts jusqu’à 1h00 ou 2h00 du matin¹³. Cet offre commerciale formel ou informel, encourage et contribue à la pratique de cet espace urbain, notamment féminine.

3. Des représentations et perceptions genrés de l’espace urbain la nuit

L’analyse des cartes mentales réalisées dans le contexte français montre que les femmes s’approprient de façon plus importante le territoire communal que les hommes (Luxembourg,

¹³ Los registros de las movilidades de proximidad, se realizaron en el mes de XXX entre las 8 :00 pm y 10 :00, la metodología utilizada se inspiró del trabajo de Thibaut intitulada « Je-tu-lui », solamente tomamos una parte donde se realizan seguimientos a distancia de una persona con el objetivo de identificar los movimientos corporales, las hesitaciones que el espacio urbano provoca en la persona que se observa, la velocidad, etc...

Messaoudi, 2016). Cela ne veut pas dire que les hommes ne parcourent pas le territoire gennevillois, mais ils citent et représentent moins de quartiers de la commune que les femmes (Image. Nombre de quartiers représentés dans les cartes mentales). Plus spécifiquement, la pratique nocturne de cette ville, la représentation négative d’un quartier de Gennevilliers, Le Luth (Image. Quartier Luth) est un point commun aux hommes et aux femmes. Ce quartier est considéré comme un espace « à éviter » la nuit. Il apparaît que malgré les différents travaux de rénovation urbaine, le quartier de Luth continue d’être le support des représentations négatives de la part d’habitant.e.s des autres quartiers de la ville qui affirment finalement ne pas fréquenter pas ce quartier et n’avoir pas pris connaissance des transformations urbaines. Les commentaires liés à une absence des cafés ou d’un endroit pour boire un verre la nuit tombée et des endroits peu éclairés font partie des éléments marquant de l’analyse de ces cartes mentales. Les femmes sont très peu présentes la nuit dans l’espace public gennevillois à l’exception de certains lieux et temps précis (sortie du cinéma, du théâtre ou le retour de travail en métro). La littérature l’a bien montré, la présence, et surtout l’immobilité, des femmes dans l’espace urbain doit être justifiée. L’attente de leurs enfants à la sortie d’école ou dans les jardins publics sont des situations qui justifient et valident la présence de femmes dans l’espace public, ce qui n’est pas le cas de la déambulation sans but précis et encore moins de nuit.

La perception du quartier Santa Anita est équivalente à celle du quartier de Luth à Gennevilliers. En effet, les cartes mentales et les récits de participant.e.s témoignent d’une ambiance « tranquille », « calme », malgré tout, accompagné d’un sentiment d’insécurité relativement partagé. De plus, l’ambiance est qualifiée, par les femmes autant que les hommes, de conviviale. La « proximité entre voisins » est également un élément commun aux échanges avec des femmes et des hommes. Enfin, les cartes mentales effectuées indiquent que dans ce quartier la frontière entre l’espace privé (maisons, commerces) et l’espace public (la rue, la place) apparaissent relativement perméables, ouverts. Cependant, si ces résultats sont communs aux deux sexes, certains ne le sont pas. Ainsi des femmes rencontrées à Puebla mettent en valeur la diversité des commerces et des services ouverts tard la nuit (pressing, gym, commerces de proximité), tandis que les hommes rencontrés n’en font jamais mention.

A Santa Anita, l’appropriation de l’espace public la nuit est caractérisée par l’importance des grands axes de circulation. En effet, les parcours nocturnes représentés sur les cartes mentales sont systématiquement situés sur ces grands axes. Sauf quelques exceptions (deux participants hommes sur un groupe de douze composé de sept hommes et cinq femmes) ont signalé des rues et ruelles plus étroites. Par exemple, un de ces deux participants, était un homme qui connaissait bien le quartier et préférait les petites rues car « elles sont plus sûres que les grandes avenues » (Homme 35 ans, Santa Anita, 2016).

Comme l’ont déjà montré différents travaux de recherche (Massey, 1984 ; Coutras 1996 ; Louargant, 2003), nos résultats soulignent combien la ville peut être analysée comme un espace construit par les rapports sociaux de sexe fluctuant en fonction des contextes culturels et sociaux, donnant lieu à des itinéraires sexués différenciés.

La représentation de la pratique de la ville pendant la nuit est systématiquement liée au sentiment de sécurité ou d’insécurité. Un grand nombre des femmes interviewées à Gennevilliers ont énoncé comme une évidence le lien entre insécurité et la ville pendant la nuit. Cependant, il faut rappeler que les représentations et l’imaginaire sur la nuit comme un temps de danger, un temps de fermeture et de repos, ne sont pas tout à fait dépassé ni obsolètes dans

toutes les sociétés. Diverses recherches ont montré que l’arrivée de l’éclairage entre le XVIIIe et le XIXe siècle a opéré et accompagné de puissants changements dans les représentations et les pratiques qui structurent les rapports sociaux la nuit, donc des nouvelles formes de régulation de la pratique de la nuit (Cabantus, 2009 ; De France, 2017). Mais aussi, un basculement sur les imaginaires nocturnes qui ont passé d’une nuit effrayante, vers une nuit de plaisirs socialement valorisée (Corbin 1990, Delattre, 2000). Cependant, les imaginaires et les représentations de la nuit dans nos univers sociaux et culturels continuent à être liés à des représentations négatives. La nuit est toujours liée au temps de la mort, aux faits de péché et d’honte, notamment au sein de l’univers religieux mais on le voit aussi dans les contes et fables, les monstres et les sorcières vivent la nuit et l’individu fragile et molesté la nuit dans l’univers cinématographique est généralement le corps féminin.

Sans doute, cette symbolique négative est un facteur clé du sentiment d’insécurité qu’un individu ressent au moment de pratiquer un espace urbain la nuit. En conséquence la pratique de la ville la nuit n’est pas une évidence, l’être humain n’étant pas nyctalope (il y a une perte de repères la nuit) ressent une vulnérabilité physiologique notamment au petit matin (vers quatre du matin). Toutefois, la pratique de la ville la nuit existe, contrainte ou désirée, chez les femmes comme chez les hommes, mais qui montrent des manières différentes d’habiter, de pratiquer et de traverser la nuit, comme nous l’abordons par la suite.

3. 1 Performances, stratégies corporelles & les codes de la nuit

La pratique de la nuit urbaine apparaît comme une limite auto-imposée, plus fréquent chez les femmes. La ville la nuit semble être moins un territoire à découvrir et à pratiquer. En effet la pratique de la ville la nuit est fortement impacté par l’âge, mais aussi par le genre. Les femmes rencontrées dans nos deux terrains d’études déclarent massivement n’avoir jamais subi de violence particulière la nuit, mais, par mesure de sécurité (héritage d’un apprentissage genré des peurs urbaines, et notamment de la peur du viol), ne sortent pas la nuit dans leur ville :

“j’ai rien à faire dehors la nuit, les enfants sont à la maison, mon mari aussi”[17]

“je préfère ne pas sortir la nuit”[18]

“je rentre tard mais en voiture, jamais à pied”[19]

Nous avons identifié que certains “performances” communes à nos deux terrains d’étude, qui ne sont pas exclusifs à la pratique nocturne de la ville, mais plus systématiquement adoptés notamment par les femmes.

Ces « performances » facilitent les déplacements dans la ville la nuit. Par exemple, changer de posture corporelle (se tenir plus ou moins droite, serrer les poings, traîner les pieds en marchant), mettre une capuche, adopter des attitudes dites “masculines” (le balancement des épaules et un pas réaffirmer), le fait de marcher vite mais pas trop, éviter le contact visuel “direct” ou au contraire les attitudes dites féminines “mesurées” et montrer une certaine fragilité ont été reportés par nos enquêtées.

“...quand je retourne très tard à la maison, je marche vite et quand je passé par l’avenue Jean Jaurès...que j’aime pas trop car il y a –en générale- des hommes sans rien faire, je cherche le regard d’un grand gaillard , très élancé, qui me connaît ou plutôt on se connaît

parce qu’on s’est déjà croisé plusieurs fois sans se parler, et le fait de le voir c’est comme si j’étais protégée, comme sa petite sœur...pour que je puisse traverser sans être importuné”[20]

Un jeune homosexuel, travaillant à Gennevilliers et habitant à Paris, déclare quant à lui ne pas adopter la même posture corporelle lorsqu’il marche à Gennevilliers plutôt que dans la capitale française :

“ la nuit je me sens moins rassuré, je crois que les hommes que je croise voient que je suis homosexuel...c’est pour cela que j’essaye de marcher vite et tu sais...en adoptant une posture masculine” (propos recueillis en 2015)

Les femmes interviewées à Puebla affirment quant à elles ne pas avoir peur de sortir la nuit. Elles se réfèrent alors à des sorties collectives dans un cadre festif (prendre un verre, aller danser) dont elles connaissent assez bien les codes et normes. Toutefois, quand il s’agit d’une pratique quotidienne des nuits urbaines, le discours décontractés autour d’une parfaite maîtrise du “fonctionnement de la nuit”, devient moins affirmatif. Des performances sont mises en place. Celles-ci répondent au sentiment d’insécurité dans l’espace, présent chez les hommes comme chez les femmes et ceux-celles qui ne correspondent pas aux normes sexuées de la pratique de l’espace.

“...claro, cuando regreso a mi departamento sola durante la noche, caminé muy rápido y me pongo los audífonos, sin sonido, para simular que no escucho, pero en realidad estoy mega alerta” (Estudiant@, 2017).

Ces peurs de la ville la nuit sont certes intériorisées par les femmes, mais elles sont aussi véhiculées, parfois imposées, par certains hommes au sein de l’entourage familiale. Comme en témoigne un habitant du quartier de Santa Anita, qui, par protection, limite voire interdit, la pratique de la nuit aux femmes (sœurs et mère) de son foyer. Or, il y adopte lui-même une attitude spéciale, et se met en scène dans un rôle d’homme fort, inattaquable :

“...cuando necesitamos ir a la tienda porque olvidamos algo, (yo) le prohíbo a mi hermana y a mi madre que salgan, yo soy el que voy a la tienda... sin darme cuenta, inconscientemente, mi actitud en la calle se torna, como decir un poco violenta, como queriendo decir a la gente que cruzó: “ni se te ocurra molestarme” (Vecino del barrio, 2018)

Les propos recueillis à Gennevilliers peuvent témoigner d’une tentative de mise à mal de la mauvaise réputation de la ville par les femmes enquêtées. Le fait de revendiquer ne pas avoir peur la nuit, peut, à Gennevilliers, fait échos au fort attachement que les habitant.e.s ont avec leur ville, ainsi qu’à l’image souvent négative de la ville véhiculée par des personnes extérieures. Bien qu’il faille alors analyser de manière plus fine les entretiens réalisés, il apparaît d’ores et

déjà qu’au fur et mesure les propos soit de plus en plus nuancés. Un décalage entre le discours et la pratique effective des espaces la nuit transparait de certains entretiens. Nous pouvons poser l’hypothèse que ce décalage soit, à Gennevilliers, révélateur d’un souhait de rompre avec un discours dominant qui assigne les femmes à la peur d’une part, et qui attribue à la ville de Gennevilliers un caractère intrinsèquement dangereux d’autre part. Ainsi, ne pourrait-on pas ici parler d’une certaine sorte de “militantisme féministe et locale” revendiquant la capacité de toutes à déambuler dans cette ville de banlieue quelle que soit l’heure ?

Toutefois, nos résultats montrent que l’âge doit également être pris en compte. En effet, les femmes estimant de pas mettre en place de stratégies ou « mise en scène de soi » sont toutes des femmes âgées. Par exemple, une femme âgée rencontrée à Gennevilliers déclare qu’elle n’opère aucun changement dans sa démarche au moment de croiser un inconnu sur son chemin. Le même type de propos ont été collectés à Santa Anita.

Bien que contraint à une certaine mise en scène de soi, un corps avec des attributs masculin dans l’espace urbain nocturne, est légitime. Ce qui n’est pas le cas du corps féminin, qui, pendant la nuit, sera observé comme un corps “n’ayant droit de cité”. Or, dans le contexte mexicain la justification du corps féminin dans l’espace public nocturne ne passe pas par tant par les occupations festives, que par le travail. En effet, la présence de travailleuses, plus spécifiquement de femmes et d’enfants qui rentrent tard la nuit, à pied, après quelques heures de travail nocturne. Il s’agit majoritairement de vente de nourriture. Ce retour à la maison se réalise avec tous les outils de leur travail transportés à l’aide d’un tricycle. Ces figures nocturnes rendent rassurantes les déplacements des autres femmes d’autres catégories socioprofessionnelles rentrant elles aussi tard dans la nuit, par exemple, le cas d’une femme cadre que faisait mention de croiser assez souvent la même femme avec son enfant que visiblement rentraient chez eux à la même heure qu’elle retourne chez elle d’une soirée festive ou d’une longue journée de travail, en affirmant que « *miedo la noche ? no, la señora que regresa con su hijo me hacen compañía o por lo menos me digo que hay gente en la calle* » (Femme, 45 ans, 2017).

C’est à ce titre que la notion de genre, dans une perspective intersectionnelle, nous permet de sortir de l’imaginaire liée aux nuits des villes périphériques.

3.2 Lumière sur la nuit : des représentations anxiogènes aux usages familiers

Les nouvelles approches de l’éclairage autour d’une lumière qualitative (Deleuil, 2009 ; Hernández, 2016) ne sont pas appliqués dans tous les territoires ni dans toutes les villes, et encore moins hors des centres-villes.

A Gennevilliers, les espaces centraux (quartier du village) ou bien les quartiers récemment construits ou rénovés (le Luth ou bien l’écoquartier République) bénéficient d’un éclairage « qualitatif »¹⁴. Cependant, la fonction sécuritaire l’éclairage public ne peut pas être exclue de ce contexte urbain marqué par une vie nocturne peu animée et pour certaines personnes, nous le verrons, relativement anxiogène. L’analyse du paysage urbain nocturne du quartier de Santa Anita montre une forte disparité avec le paysage de l’hyper centre-ville de Puebla. Zone touristique, celle-ci bénéficie en effet d’un éclairage de qualité depuis les années 2010, alors que

¹⁴ L’éclairage de l’église du village a été réalisé par une conceptrice-lumière, Soizig Bihen

cela n’est pas du tout le cas à Santa Anita. Dans le contexte mexicain les délimitations de la « zone des monuments » du label UNESCO, sont très clairement identifiables car marquées par une rupture dans l’aménagement de l’espace. L’accessibilité physique et l’éclairage urbain - via l’absence d’éclairage public dans certains espaces - sont par exemple révélateur de telles logiques. Si ces zones d’ombre dans la ville sont tout de même relatives c’est qu’elles sont, à Santa Anita comme dans d’autres contextes urbains, africains notamment, palliées par l’illumination privée (Fer, 2016).

L’éclairage est encore très fortement associé à une amélioration du sentiment de sécurité. En effet, la majorité des individus rencontrés, en France comme au Mexique, déclare être plus rassurés dans une rue bien éclairée, ou, à l’inverse, avoir peur d’un lieu lorsqu’il est mal éclairé. Cependant, nous avons identifié des espaces “sombres” où le sentiment de sécurité et une ambiance “rassurante” ou “intime” est aussi appréciée. Il s’agit de lieux où les habitant.e.s se rassemblent pour discuter à voix basse entre voisin.ne.s ou ami.e.s profitant d’une météo clémente ou d’une nuit fraîche pour discuter. Dans le cas de Gennevilliers il s’agit des espaces proches de la coulée verte (vaste espace vert traversant la ville), et à Santa Anita, du square devant l’église.

Les usages du square de Santa Anita (devant l’église) sont également constitutifs des logiques individuelles et collectives sous-jacentes à la fréquentation de ce quartier durant la nuit. Des piéton.ne.s traversent cet espace de façon quasi constante jusqu’à minuit. Le square représente une polarité nocturne, un espace dynamique et vivant la nuit, dans une certaine mesure grâce à la présence de l’usine de pâte (Italpasta) fonctionnant 24 heures sur 24 est située à proximité. Cette présence explique que les travailleurs, majoritairement femmes, arrivent avant la fermeture des transports en commun (vers 23 heure) et s’installent sur les bancs du square jusqu’à minuit heure de l’ouverture des portes de l’usine pour le travail nocturne¹⁵. Grâce au projet de restructuration urbaine la rue très passante de l’église a été fermée à la circulation, ce qui a permis la réalisation du square¹⁶, comprenant des jeux pour les enfants et un parcours sportif. Cet espace est bien éclairé, et la présence des commerces informels incite le passage et la circulation de personnes la nuit.

Cette espace est fréquentée par des familles avec des enfants, des couples et des groupes des jeunes (pour manger, discuter, jouer au football...). Lors de nos observations, nous avons pu constater que ce lieu est le support d’une consommation discrète de hachich, ou de la présence d’individus ivres, mais cela n’empêche pas la diversité des usagers et usagères de cet espace. Ce lieu n’est en aucun cas anxiogène, il est pratiqué par une grande partie de la population du quartier.

Cependant, la nuit ne peut pas être considéré comme une seule plage de temps. La pratique de la ville la nuit n’est pas la même à vingt-trois heures qu’à trois ou quatre heures du matin, en effet une diversité de temporalités existent et prennent place la nuit (Mallet, 2015 ; Guérin, Hernández, 2017). Par exemple, ce square est animé ainsi jusqu’au minuit, or, il change par la suite d’usage et d’usagers. Des personnes sans domicile s’y installent après le départ des familles, vendeuses et travailleuses de l’usine. A l’intérieur ou à côté des jeux d’enfants, ils s’y

¹⁵ Lors d’un travail d’observation réalisé en 2017, entre 23h0 et 23h30 nous avons comptabilisés la présence de 20 femmes contre 7 hommes.

¹⁶ El proyecto de restructuración del parque fue realizado por el colectivo Re Genera Espacio en colaboración con los habitantes de los barrio. Fundamentalmente se realizó el cierre de una calle vehicular y se realizó un parque público adoptando una normativa de accesibilidad física del espacio.

reposent jusqu’à quatre ou cinq heures du matin, moment d’arrivée des services de nettoyage de la ville. La nuit n’est donc pas un espace-temps uniforme, au contraire, des temporalités et des spécialités émergent en fonction du terrain d’étude. Les « modes et codes d’être » (Monod, 2016) ou bien l’« ordre socio-spatial » (Licon, Mayora, 2016) ne seront pas les mêmes dans un contexte festif ou quotidien.

Dans le cas de Puebla, des espaces urbains animés par une offre commerciale et des lieux de convivialité, éphémères et auto-gérés, sont le support d’une pratique de la ville par femmes à des horaires tardifs. A Gennevilliers, certaines femmes, déclarant ne pas craindre la nuit et s’y « aventurer », expriment leur désir de disposer d’animations nocturnes.

“ par exemple il serait très sympa d’avoir un café branché pour se poser et boire un verre tranquillement ” (propos recueillis, marche nocturne, 2017).

Se déplacer à pied la nuit à Gennevilliers n’est que dans peu de cas une activité liée à la déambulation. La marche est alors avant tout un moyen de rentrer chez soi.

Conclusion

La pratique féminine et quotidienne de la nuit ne répond pas à des logiques de distance à parcourir, mais à l’évaluation d’un parcours perçu comme plus ou moins “sur”. Les facteurs déterminant ce choix, sont, sans surprise : la lumière, la morphologie du tissu urbain, et l’altérité (une rencontre non désirée), et ce dans le cas français comme mexicain. Nos résultats font ainsi échos à d’autres travaux menés par différents chercheur.e.s (Maruejols, 2014; Comelli, 2018). Cependant, le discours de certaines femmes, tant à Gennevilliers qu’à Puebla, montrent bien leur volonté de ne plus être associées à des représentations de fragilité, ou à un groupe d’individus pour lequel la nuit est un territoire hostile. Pour certaines la question de la peur ne se pose pas, ne peut pas se poser, car travailler tard la nuit n’est pas une option (Santa Anita) mais une nécessité. Pour des autres, leur ancrage local, leur connaissance d’un territoire pourtant pointé comme dangereux, leur permet de se sentir en confiance la nuit tombée (Gennevilliers).

La connaissance de la nuit et sa pratique ne se limite pas aux espaces-temps festifs. En effet, c’est la découverte d’une autre ville la nuit, d’une autre ambiance, d’un autre ressenti de la ville qui transparait de nos observations et entretiens à Gennevilliers et à Puebla. Si le sentiment de sécurité la nuit reste un sujet incontournable d’une réflexion sur la nuit urbaine quotidienne, les logiques sociales localement ancrées doivent être soulignées. Dans le quartier de Santa Anita la place devant l’église constitue une véritable polarité nocturne, au sein de laquelle une diversité des usager.e.s coexistent. Dans le cas de Gennevilliers, nous n’avons pas identifié de polarités nocturnes pouvant rassurer les passant.e.s ou les inciter à séjourner dans l’espace urbain tard la nuit, les usages de la nuit y sont plus éphémères, plus linéaires (trajectoires métro-domicile, cinéma-domicile...). Les dimensions culturelles, sociales et économiques transparaissent ici de la comparaison de nos deux cas d’études, nous incitent à ne pas tirer de conclusions trop hâtives et déterritorialisées.

Finalement, nos résultats mettent en valeur la nécessité de certaines expériences de marche et/ou de déambulation nocturne permettant de à tou.te.s de (re)découvrir son entourage urbain

-immédiat- autrement¹⁷. Il ne s’agirait pas de mettre en place des évènements nocturnes dans toutes les villes, ni de décliner les « nuits blanches » à toutes les échelles, mais plutôt de tester des explorations nocturnes, des marches collectifs dans son propre quartier.

Dans les deux contextes une véritable réflexion sur la nuit devra se mettre en place afin de dépasser la gestion et l’aménagement de la ville la nuit, uniquement par l’éclairage. Il s’agirait ainsi d’identifier les leviers permettant à accès plus large à la ville la nuit. Par exemple, un service de garderie nocturne à Santa Anita ne permettrait-il pas de soutenir et encourager les femmes qui travaillent la nuit dans le quartier ? A Gennevilliers, des lieux de loisirs, des tiers-lieux alternatifs nocturnes ne seraient-ils pas à penser pour *et avec* la population de cette ville aspirant à d’avantage d’animation ? Il revient ainsi de se poser la question du rôle des politiques publiques, des urbanistes et des élus locaux dans la prise en compte d’usages nocturnes « émergents ». Le travail réalisé à la ville de Paris, Nantes, Toulouse ou Bordeaux¹⁸, reflète l’intérêt que suscite la ville la nuit dans une approche transversale : par l’économie nocturne, la temporalité, les usages et nuisances pouvant être liés à ces dernières, mais aussi, l’équité. Or, dans quelle mesure des contextes comme Gennevilliers ou le quartier de Santa Anita, mais plus largement des espaces périphériques, pourront-ils faire l’objet de politiques nocturnes novatrices et prenant pleinement en compte un droit à la ville pour tou.te.s, et ce bien qu’il n’aient pas le statut de grande ville comme Paris ou le centre-historique de Puebla ?

Si bien dans aucun de nos deux contextes existe une ville de 24hrs sur 24hrs, la pratique de la ville la nuit existe, contrainte ou désirée, chez les femmes comme chez les hommes. Dans notre cas, nous postulons l’existence d’un intérêt à systématiser les études sur les manières d’habiter et pratiquer la nuit en adoptant l’approche de genre, afin de rendre visibles des dysfonctionnements ou des fonctionnements désirables des nuits urbaines.

Ce que nos deux terrains d’étude confirment, c’est bien l’intérêt d’adopter une approche temporelle fin du temps nocturne. La présence des femmes dans l’espace urbain nocturne est bien aux moments de transition entre le jour et la nuit, l’aube et le crépuscule, dont le concept de « frontière épaisse » proposée par des anthropologues (Monod-Becquelin et Galinier, 2016) pourrait nous être particulièrement utile pour approcher et analyser ces moments de transition.

¹⁷ Comme le confirme des autres expériences déjà mises en place par « Genre et ville » URL : <http://www.genre-et-ville.org/athis-mons-marche-sensible-nocturne/>

¹⁸ Ces villes ont adoptés différents outils de gouvernance de la ville nocturne, notamment un « Conseil de nuit » (Spanu, Mokhnachi, 2018)

Références bibliographiques

- Aguirre Aguilar, G. (2000). « Los usos del espacio nocturno en el puerto de Veracruz », *Estudios sobre las Culturas Contemporáneas*, vol. VI, núm. 12, diciembre, Universidad de Colima, México, pp. 53-83.
- Bromley, R. D., Tallon, A. R., & Thomas, C. J. (2003). « Disaggregating the Space-time Layers of City-centre Activities and their Users », *Environment and Planning A*, 35(10), pp. 1831-1852.
- Briseño, L., (2008). *Cadil de la calle, oscuridad de su casa. La iluminación de la ciudad de México durante el porfiriato*, Mexico, Porrúa.
- Candela, (2017) Pour une sociologie politique de la nuit, Cultures & Conflits (en ligne), 105-106, consulté le 08 septembre 2017.
URL: <http://conflits.revues.org/19432>
- Cauquelin, A. (1977). *La ville la nuit*, Paris, PUF.
- Chausson, N. (2018). Prendre en compte les usages nocturnes dans les projets d’aménagement urbains. L’exemple des berges du Rhône à Lyon Guérin, F., Hernández González, E., Montandon, A., (dir), (2018). *Cohabiter les nuits urbaines. Des significations de l’ombre aux régulations de l’investissement ordinaire des nuit*, Paris, L’Harmattan, Question Contemporaines/ Série Questions Urbaines.
- Comelli, C., (2018). « Ambivalence et complexité des nuits urbaines contemporaines : les cas de Bordeaux », *Bollettino della Società Geografica Italiana*, serie 14, 1(2), pp.85-97
- Contreras Padilla, A., (2014), « La noche y la ciudad de México » in Bitacora Architecture No. 28, UAM Xochimilco
URL :<https://www.google.com/search?client=safari&rls=en&q=Alumbrado+y+seguridad+en+la+ciudad+de+M%C3%A9xico+1970-1810&ie=UTF-8&oe=UTF-8>
- Dechamps, C. (2018). Le genre du Droit à la nuit parisienne in Guérin, F., Hernández González, E., Montandon, A., (dir), (2018). *Cohabiter les nuits urbaines. Des significations de l’ombre aux régulations de l’investissement ordinaire des nuit*, Paris, L’Harmattan, Question Contemporaines/ Série Questions Urbaines.
- Defrance A. (2017). *Réguler les sonorités de l’espace public nocturne : le cas d’un quartier parisien en gentrification*, Oberkampf, Thèse soutenue, Université de Paris Nanterre.
- Deleuil, J.-M. (dir.) (2009). *Éclairer la ville autrement. Innovations et expérimentations en éclairage public*, Lausanne, Presses universitaires et polytechniques romandes.
- Desse, R-P. (2015). Temporalités nocturnes des espaces publics : Les soirées festives dans les villes universitaires, in Soumagne, J., (dir), *Temps et usages de la ville*, Rennes, PUR, p. 143-178.
- Di Méo, G. (2011). *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, Paris, Ed. Armand Colin.
- Espinasse, C. et al., (2005). *La nuit en question(s)*, Paris, éd. de l’Aube.

Fer, S. (2016). *La production du gouvernement des territoires urbains à Yaoundé sous le spectre des appropriations nocturnes dans les quartiers populaires (Cameroun)*, Thèse soutenue, Université de Paris 1.

Fontaine, L. (2016). La noche entre los yucuna de la amazonia colombiana, de la mitología a los conjuros in Monod Becquelin Aurore, Jacques Galinier (coord), *Las cosas de la noche. Una mirada diferente*, Mexico, CEMCA, pp. 31-38

Gwiazdzinski L. (2015). The Urban Night: a Space Time for Innovation and Sustainable Development, *Journal of urban Research*, No. 11, pp. 1-15.

Guérin, F., Hernandez Gonzalez, E., Montandon, A. (dir), (2018). *Cohabiter les nuits urbaines. Des significations de l’ombre aux régulations de l’investissement ordinaire des nuits*, Paris, L’Harmattan.

Guérin, F., Hernandez Gonzalez, E. (2017). « Les marches urbaines exploratoires de nuit : une critique urbaine en situation » in *Sciences du design*, n° 6, décembre, dossier Varia, pp. 104-125

Hancock C., (2012). Le genre. Constructions spatiales et culturelles, *Geographie et Culture*.

Hernandez Gonzalez, E., Guérin, F., (2016). La experiencia de la deambulaci3n nocturna: otro enfoque de la alteridad y de la relaci3n a la ciudad, *Alteridades*, M3xico: Universidad Aut3noma Metropolitana Unidad Iztapalapa, pp. 35-50.

URL:<http://www.redalyc.org/pdf/747/74748826004.pdf>

Hernandez Gonzalez, E., (2015), « L’espace public et la modernisation de l’éclairage public dans la ville de Puebla entre 1888 y 1910 », *Les Cahiers de l’ALHIM*, n° 29, 16 pp.
URL : <http://alhim.revues.org/>

Jarrigeon, A., (2009). Les passantes considérables. Les espaces publics urbains à l’épreuve du genre, *Urbanisme*, n° 365, pp. 85-88

Lapalud, P., Blanche Ch., (2019), « Le genre la nuit. Espace sensible », *L’Observatoire*, vol. 53, no. 1, 2019, pp. 25-28.

Licon, Valencia, E., Sánchez Mayora, J. (2016). Beber, bailar ligar. La construcci3n social de la noche en San Andrés Cholula, Puebla in *Revista de Antropología experimental*, No. 16, España , Universidad de Jaén, pp. 443-455.

Lieber, M. (2008). Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question, Paris, Presses de Sciences Po.

Mallet, S. (2010). Exposer les espaces référents d’une politique urbaine: le cas de mises en lumière à Bordeaux, *Lieux Communs*, N° 13, pp. 37-53

Mallet, S. (2013). « Aménager les rythmes: politiques temporelles et urbanisme » in *EspaceTemps.net*
URL : <https://www.espacestems.net/articles/amenager-les-rythmes-politiques-temporelles-et-urbanisme/>

Maruejous, E. (2014). *Mixité, égalité et genre dans les espaces du loisir des jeunes : pertinence d’un paradigme féministe*, Bordeaux, Université Bordeaux 3.

Melbin, Murray (2017), “Night as frontier”, *Cultures & Conflits* (en ligne), 105-106, consulté le 08 septembre 2017.
URL: <http://conflits.revues.org/19434>

Melgar Bao, Ricardo, (1999), « Tocando la noche : los jóvenes urbanitas » in México privado última década, num 10, Valparaiso, Chile.
URL :<http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=19501007>

Mercado-Celis, A. (2018). Gobernanza de la economía nocturna en la Ciudad de México. En Patrick Le Galèsy & Vicente Ugalde (Eds) *Gobernando la Ciudad de México*. COLMEX: México. pp. 161-200.

Monod Becquelin A., Galinier J. (coord), (2016). *Las cosas de la noche. Una mirada diferente*, , Mexico, CEMCA, 2016.

Nofre, J. et. al. (2017). Tourism, nightlife and planning: challenges and opportunities for community liveability in La Barceloneta. *Tourism Geographies*. Pp. 1-20.

Ortiz Escalante, S. (2017). « El lado nocturno de la vida cotidiana: un análisis feminista de la planificación urbana nocturna » in *Kultur, revista interdisciplinaria sobre la cultura de la ciutat*. Vol 4, No. 7, pp. 55-78
URL : <http://www.e-revistas.uji.es/index.php/kult-ur/article/view/2336/2135>

Perraut-Soliveres A. (2001), *Infirmières, le savoir de la nuit*, Paris, PUF.

Pulido Llano G. (2016), *El mapa «rojo» del pecado: miedo y vida nocturna en la ciudad de México 1940-1950*, Mexico City, INAH.

Roberts M., Eldridge A. (2009), *Planning the Night-time City*. New-York, Routledge.

Spanu, M., Mokhnachi Y. (2018), « La gouvernance de la vie nocturne au prisme du territoire : une approche exploratoire des conseils de la nuit à Paris et à Nantes », *Bollettino della Società Geografica Italiana*, serie 14, 1(2), pp. 241-251

Straw, W. (2014), « The urban night » in Darroch M., et Marchessault J., (eds). *Carthographies of place : navigating the urban*. Montreal, McGill-Queens University Press, pp. 185-200.

Thibaud, J.P. (2008). La méthode des parcours commentés. In Grosjean M., Thibaud, J.P., *L’espace urbain en méthodes*, Marseille, Editions Parenthèses, pp. 79-100

Turcan, M., (2013). Les conseils aux femmes du ministère enfin remplacés, Les inrockuptibles, 18 octobre.
URL:<https://www.lesinrocks.com/2013/10/18/actualite/les-conseils-aux-femmes-du-ministere-replaces-enfin-vraies-solutions-pas-injonctions-11437288/>

Van Liempt et. al. (2015) Introduction: Geographies of the urban night. *Urban Studies* Published, 52 (3),407-421